

Bigéard : « Je suis toujours debout »

Discussion détendue dans l'intimité d'un bureau. Le général Bigéard reçoit à son domicile toulousain une trentaine d'anciens combattants de la Société Générale. Des histoires de sa vie, des commentaires sur les hommes - et femmes - politiques actuels... locaux, nationaux.

Venus de Paris et de la région, son auditoire est pendu à ses lèvres.

Il faut dire qu'à 93 ans et 3 mois, et après quelques ennuis de santé, le général affiche la forme. Un léger appui sur sa canne et il se lève prestement de son siège.

« Là ! », il montre sa tête. « Ça tourne à 3.000 tours. C'est con de vieillir. »

Les membres de l'association sont aux petits soins pour lui. « *C'est un grand événement* », murmure respectueusement le président régional André Morot.

« *Nous sommes venus lui rendre une visite affective.* » Le général est président d'honneur de leur association depuis 20 ans. Pourquoi ?

« *Parce qu'il a travaillé durant 12 ans à la Société Générale.* » L'admiration pour l'homme se lit dans les regards.

Marcel Bigéard est très à l'aise, il lance : « *Si vous saviez, après tout ce que j'ai vécu, la vie de tous les jours, c'est d'un banal...* »

S. M.



A 93 ans, Marcel Bigéard est en forme !

Sous le signe des honneurs

En présence de 50 saint-cyriens, la commémoration du 50^e anniversaire de la Bataille de Souk Ahras, a rassemblé une foule nombreuse.



Les autorités civiles et militaires.

L'émotion était palpable hier matin lors de la cérémonie qui s'est déroulée au Monuments aux Morts, présidée par le général Gumelet.

Un rendez-vous solennel organisé par l'Amicale Parachutiste du 9^e RCP National, à l'occasion de la commémoration du 50^e anniversaire de la Bataille de Souk Ahras en Algérie, en mémoire de ceux qui ont payé de leur vie et en particulier, du capitaine Serge Beaumont, né et enterré à Toul.

En présence de personnalités civiles et militaires, Nicole Feidt, maire de Toul, Michèle Pilot, vice-présidente du conseil général, le général Jean-Paul Fa-

vreau, président national de l'Amicale du 9^e RCP et le colonel Kempf, commandant le 516^e RT, un dépôt de gerbe a suivi l'appel des 220 morts pour la France.

50 saint-cyriens

Un moment d'émotion pour les 130 anciens du 9^e RCP, accompagnés de leurs familles, venues de toutes les régions de France, aux côtés d'une délégation du 516^e RT, des porte-drapeaux de la région et de 50 Saint-Cyriens de la Promotion Beaumont, qui ont entonné leur chant de promotion.

Cette journée, placée sous le signe des honneurs et des souvenirs, a débuté par une messe célébrée en



Cinquante saint-cyriens de la Promotion Beaumont ont participé à la cérémonie.

la collégiale Saint-Genoul, par le père Mario Campanini, ancien officier du 9^e Régiment de Chasseurs parachutistes, suivie d'un moment de recueillement sur la tombe du capitaine Beaumont où une plaque a été dévoilée.

Avec le général Bigeard

Dans l'après-midi, une délégation de Saint-Cyriens s'est rendue au domicile du général Bigeard. L'occasion pour le « *Vieux soldat* », installé dans son bureau, au milieu de ses milliers d'échanges épistolaires, de prodiguer ses conseils à ces futurs gradés : « *Pour devenir un*

vrai meneur d'hommes, il vous faut posséder le sens de l'honneur et de la mission. Pour commencer, il faut d'abord être intouchable soi-même, donner l'exemple et être courageux. Si vous aimez vos hommes, ils vous aimeront. »

Visiblement ému, le général Bigeard, n'a pu s'empêcher de formuler à sa façon l'admiration qu'il porte à cette jeunesse militaire :

« *Y'a pas à dire, ils sont beaux, ça a de la gueule !* »

Martine SCHOENSTEIN

● L'Amicale du 9^e RCP poursuit son recrutement. Renseignements au 03.26.74.53.72.



Une foule nombreuse a assisté à la cérémonie au Monument aux Morts, après une messe célébrée à St-Genoul.



Une émotion palpable chez les anciens du 9^e Régiment de Chasseurs Parachutistes.



Une délégation de saint-cyriens est venue saluer le général Bigeard à son domicile.

La visite de courtoisie du ministre de la Défense

Hervé Morin a rendu visite aux tringlants de Toul hier. Il les a flattés à défaut de les rassurer sur leur avenir.

De mémoire de militaire, on n'avait jamais vu un ministre effectuer une inspection des chambres au 516^e régiment du Train à Toul. Hervé Morin est ainsi. Loin de la rigueur de Michèle Alliot-Marie, le ministre de la Défense a cultivé sa différence hier en jouant la carte de la détente au cours des quelques deux heures de visite officielle vécues auprès du régiment lorrain.

Serrage de pinces, sondage des militaires sur leur qualité de vie, plaisanteries sur le temps auprès d'un soldat martiniquais et verre de l'amitié pour conclure. Hervé Morin ne s'est rien épargné.

Le ministre n'était pas seulement venu louer l'excellence du 516^e RT. Il a aussi souhaité soutenir les éléments lorrains appelés à se rendre au Tchad "cet été" pour une mission d'appui à la mobilité des unités blindées. *"Vous allez vivre une expérience extraordinaire, a-t-il promis. Les conditions seront rustiques, dures. Ce sera la saison des pluies et vous allez avoir une chaleur considérable. Vous allez aussi être amenés à faire découvrir l'Afrique à des régiments, des hommes et des femmes qui attendent beaucoup de vous."*

Cette déclaration était attendue. Un mot sur les restructu-

rations programmées dans l'armée était espéré. Sur ce chapitre sensible, le ministre n'a pas révolutionné le débat. *"Vous êtes inquiets", a-t-il lancé avant d'expliquer, en substance, que les fonds n'incitaient pas à l'optimisme. Morceaux choisis : "C'est d'abord une problématique budgétaire. Seize milliards d'euros sont consacrés à l'équipement de nos forces. Si on pouvait consacrer plus, on le ferait." "Il nous faudrait 21 milliards d'euros en moyenne par an." "Pas un homme politique ne pourrait aller devant la télé et dire : en 2009, la priorité budgétaire du pays sera la Défense, alors que nous avons des besoins importants pour les hôpitaux..."*

Le ministre prône la solution de "La mutualisation et l'interarmisation." Autrement dit : "densifier les régiments" en les regroupant.

S'agissant enfin des cas du 57^e RA de Bitche et du 3^e RHC d'Étain, la réponse se passe de tout commentaire : *"Écoutez, je suis à Toul ici. Je n'ai pas la carte militaire de la Lorraine en tête."* Hervé Morin a ensuite tombé sa casquette de ministre pour hisser haut le drapeau Morano et soutenir la candidate UMP devant le peuple toulain. Au sujet de sa "copine Nadine", il a été plus loquace.

Ch. J.

Un crochet chez le général Bigeard

Le ministre de la Défense s'est offert un crochet au domicile du général Bigeard à Toul, pour saluer l'un des militaires les plus décorés de France. Les deux hommes s'étaient déjà rencontrés lorsqu'Hervé Morin collaborait avec François Léotard, le général en gardé un vague souvenir.

Hier, ils ont notamment parlé des souvenirs d'anciens combattants, des livres et du passé de député de Marcel Bigeard. *"Vous étiez la Morano de l'époque", a glissé le ministre, malicieux. Le général a également évoqué ses 18 classeurs de lettres d'admirateurs pour l'année 2006 : "Les gens ne me disent pas : "Bigeard on t'aime bien" mais "Où va la France ?", a-t-il expliqué, avant d'oser une confidence : "J'ai voté Sarkozy."* Le ministre a apprécié.



Présent à Toul, Hervé Morin a également rencontré le général Bigeard. (Photos A.P.)

Un nouveau chevalier

Il ne quitte plus beaucoup son domicile de la rue François Badot. A 91 ans, le général Bigeard réserve ses rares sorties pour les grandes occasions.

Hier soir, le militaire le plus populaire de France était présent à la salle des Adjudications pour remettre à Jean-Claude Grimbühler, les insignes de chevalier de l'Ordre national du mérite. Intense moment d'émotion pour le récipiendaire, ancien adjudant-chef à l'ERM.

Le sous-officier, arrivé dans la ville chef-lieu en 1979 avec son épouse et ses deux enfants, a servi dans l'armée durant 24 ans. Il a ensuite entamé une carrière civile chez Kléber, jusqu'à sa retraite en 1998. Très dynamique et sportif, il est de plusieurs associations dont celle des médaillés militaires de Toul.

Déjà décoré de la médaille militaire, de la croix de la valeur militaire, de la croix du combattant AFN, de la reconnaissance de la nation... Jean-Claude Grimbühler se définit comme un pur gaulliste. Cette nouvelle distinction,



Le général Bigeard a décoré Jean-Claude Grimbühler.

décernée par le ministère des Anciens combattants est une preuve supplémentaire de son attachement à la France. Outre sa grande passion militaire, Jean-Claude Grimbühler est l'un des fidèles lieutenants de Nadine Morano qui était d'ailleurs présente

pour cette réception, entourée d'une centaine d'amis du récipiendaire. Le retraité, militant UMP, aide fréquemment et bénévolement la députée à sa permanence toulaise.

Pour lui, son pays c'est sa vie. Félicitations.

Bertrand VOGIN

Une visite au parfum d'Indochine

A l'occasion des 90 ans du général Bigeard (né le 14 février 1916), une cinquantaine d'hommes ayant servi sous ses ordres en Indochine est venue, hier, lui rendre hommage.

C'est un sémillant jeune homme de 90 ans qui a reçu ses anciens compagnons d'armes dans sa maison toulousaine. Dans un bureau décoré d'un fanion appelant à « Croire et oser » et d'une défense d'éléphant, et tapissé de livres sur l'armée française, le général Marcel Bigeard a dit son émotion d'être entouré de « ces gars avec qui (il) partage tant de souvenirs et d'émotions ».

Organisée par l'association des anciens du bataillon 52-54 des parachutistes coloniaux, cette réunion a attiré des militaires à la retraite de

toute la France, de Biarritz à la Bretagne. « Nous sommes venus fêter l'anniversaire de notre ancien patron », résume le général Michel Dantin, à l'origine de cet hommage.

Bérets sur la tête et accumulation de médailles de guerre au revers de la veste, ces hommes appartiennent à la génération des guerres d'Indochine et d'Algérie.

Les plus jeunes d'entre eux n'avaient que 20 ans en 1954 lorsqu'ils ont servi à Dien Bien Phu sous les ordres du lieutenant-colonel Bigeard.

C'est le cas de Simon Marie, qui a eu les deux yeux crevés dans la cuvette tristement célèbre, par une grenade vietnamienne.

Ceux qui y étaient se souviennent l'avoir transporté, couvert de sang, sur une civière improvisée.

Ce type de souvenir, difficilement racontable aux générations postérieures, a créé un lien indéfectible entre ces hommes.

Au cri de « vive la France et vive Bigeard ! », ils ont attesté qu'il incarne pour eux la figure du chef. Un chef qui

a même été remis à sa place lors de la première visite du général de Gaulle en Algérie, pour avoir osé marcher devant le général !

Marcel Bigeard a, quant à lui, profité de l'occasion pour rendre hommage à sa mère, en racontant : « C'est grâce à

elle que je suis là. Quand j'étais colonel, elle me disait « Qu'est-ce que tu fiches, t'es pas encore général ? ».

Sans doute une des clefs du caractère bien trempé de cet homme de terrain.

Béatrice ROMAN-AMAT



Le général Bigeard entouré des hommes de son bataillon de parachutistes d'Indochine.

L'Est Républicain 24/06/2006



Geste affectueux du « Vieux » pour Simon Marie.

61^e anniversaire de la Victoire

Cérémonie en présence du général Bigeard, hier, porte Désilles.



Le colonel Legrand a été élevé au grade d'officier de la Légion d'honneur par le général Bigeard.

Le 61^e anniversaire de la victoire du 8 mai 1945 a été célébré, hier, à Nancy, par une cérémonie émouvante devant le mémorial Désilles, en présence du général Marcel Bigeard. Malgré la pluie et un fond de l'air relativement frais, le général, âgé de 90 ans, s'est avancé pour saluer le drapeau de la base aérienne 133, aux côtés du général Faugère, commandant la région terre Nord-Est ; du général d'Anselme, gouverneur militaire de Nancy ; du maire de la cité ducale.

André Rossinot a esquissé un geste pour lui prendre le bras, mais Marcel Bigeard a

tenu à marcher sans soutien de quiconque. Ceint d'une écharpe rouge sur son uniforme beige, ganté de blanc, cheveux blancs sous le képi, le général a prononcé la formule consacrée, d'une voix forte et claire.

« Une date décisive »

« Colonel Legrand, au nom des pouvoirs qui nous sont conférés par le président de la République, nous vous faisons officier de la Légion d'honneur ». Le général a remis les insignes au président du comité d'action pour la Résistance de Lorraine.

Puis le général d'Anselme a remis la médaille militaire à



Dépôt de gerbes par les personnalités présentes, hier, au mémorial Désilles.

Jacques Novak, ancien combattant parachutiste en Algérie. Le colonel Longvilliers, commandant la base aérienne 133 de Nancy-Ochey, a épinglé la même décoration sur les uniformes du major Bailleul, de l'adjudant-chef Cavailles, de l'adjudant-chef Despouy, et le lieutenant colonel Jolly, directeur de l'établissement du génie de Nancy, sur celui de l'adjudant chef Damour.

Le général Bigeard, qui souhaitait assister à la prise

d'armes debout, et non assis, a quitté les lieux. Son grand âge ne lui permettait pas d'être présent plus longtemps.

Il faut dire que la cérémonie a duré plus de trois quarts d'heure.

Des gerbes de fleurs ont été déposées devant le mémorial Désilles afin de commémorer « cette date décisive de notre histoire », a souligné le préfet Claude Baland, restituant le message du ministre délégué aux Anciens combattants.

« Nous sommes rassemblés pour nous souvenir de tous ceux qui périrent, martyrs d'une idéologie barbare ».

Le préfet a rappelé que, dans une Europe réconciliée, « il faut rester vigilant pour la défense de nos valeurs ».

Les représentants d'associations patriotiques, les autorités politiques et militaires, se sont retrouvés, ensuite, à l'hôtel de ville de Nancy, pour une réception marquant ce 61^e anniversaire.

Savoir durer

Le général Bigeard a remis les insignes dans l'ordre national du Mérite à l'inoxydable Maurice Gérardin.

Quand il a intégré le conseil municipal en 1953, Vincent Auriol était président de la IV^e République, et l'on utilisait encore les francs « *de dans le temps* ».

Lorsqu'il a pris le fauteuil de maire en 1971, Pompidou était à l'Élysée. En 53 ans de vie municipale, Maurice Gérardin a vu défiler huit députés dans la circonscription : François Valentin et Marcel Picot, puis Christian Fouchet, Marcel Bigeard, Michel Dinet, Aloys Geoffroy, Nicole Feidt, et enfin Nadine Morano, qui lui a obtenu la distinction.

Devant un grand nombre de personnalités, dont plusieurs maires du Toulouais, Maurice Gérardin a été fait chevalier dans l'ordre national du mérite.

Le ruban bleu lui a été remis par le Général Bigeard. « *Vous êtes la vraie France. Pour vous, je serais venu à quatre pattes* » lâche l'ancien ministre, en préambule à son intervention.

Transformation

A Dommartin on n'aime pas les grands « *tralala* » ni les grands discours. Ici, on

fait plutôt dans la simplicité.

Ce qui n'empêche pas que l'on sait recevoir ses hôtes !

C'est le fidèle Michel Piot qui a retracé le parcours de l'inoxydable maire. Élu conseiller municipal en 1953, à l'âge de 24 ans, Maurice Gérardin s'est impliqué sans discontinuer dans la vie publique. Adjoint en 1959, il est élu maire en 1971. 35 ans plus tard, il est toujours là.

Trois décennies au cours desquelles Dommartin est passé d'un monde à un autre. La population a doublé (plus de 2000 habitants aujourd'hui), et le village rural s'est transformé en cité semi-urbaine, dotée d'une ZAC devenue, en quelques années, un pôle commercial réputé.

Emotion

Durant ses mandats successifs, Maurice Gérardin a créé plusieurs lotissements et encouragé la réalisation de nombreux équipements publics : construction d'une salle polyvalente et d'une salle des fêtes, agrandissement de la mairie et



Emotion partagée.

des écoles, création d'une salle de sports, d'un espace multimédia... Tour à tour, le général Bigeard et Nadine Morano vont saluer le parcours de cet élu local qui a gardé durant tout ce

temps « *l'estime de ses concitoyens* », comme le dira Michel Piot.

Un maire atypique, qui a su préserver également son indépendance. La gorge nouée et les yeux embrumés, Maurice Gérardin

a voulu partager sa distinction avec ses proches et ses collègues qui l'ont accompagné durant ce beau et long parcours... pas encore terminé. Nos félicitations.

Michel BRUNNER

Du bonheur en partage

« Gérardin-lès-Toul »

« *Maurice fait partie du paysage local et y a imprimé sa marque. Nous sommes ici réunis à "Gérardin-les-Toul"* » a clamé un général Bigeard en grande forme.

Heureux d'être là, le Vieux Soldat poursuit : « *Faisons fi de ce qui se passe aujourd'hui autour de nous et apprécions le soleil qui rayonne sur la Lorraine* ».

Médaille de l'Assemblée nationale

La députée a offert une gerbe de fleurs à Renée Gérardin et remit la médaille de l'Assemblée nationale à son mari. « *Avec ma reconnaissance, mon profond respect et mon admiration* » a-t-elle confié au maire, rouge de confusion.



Beaucoup de monde, pour féliciter Maurice Gérardin.

M.B.

Le « testament » de Bigeard

*A l'aube de ses 90 ans, le Vieux Soldat signe « Adieu ma France ».
Le regard est désabusé, la critique vive, la plume alerte.*

Les auditeurs de RTL ont pu s'en rendre compte mardi, dans l'émission « Les Grosses Têtes » animée par Philippe Bouvard. Bigeard n'a rien perdu de sa gouaille et a toujours le sens de la répartie. Depuis quelques jours, le Vieux Soldat fait à nouveau parler de lui. Sorti la semaine passée, son ouvrage « Adieu ma France » monte en flèche au hit-parade des ventes. Cinq cents exemplaires vendus chaque jour, annonce l'éditeur. Pourquoi ce quinzième livre ? « Pour tenter de secouer, une dernière fois, cette France qui a été la colonne vertébrale de tout mon parcours, cette France que je ne reconnais plus » confie Bigeard. Le héros de Dien Bien Phu, militaire le plus médaillé de France, secrétaire d'Etat à la Défense sous Giscard (1975-1976) puis député de Toul de 1978 à 1988 est devenu un auteur prolixe et populaire. Un écrivain redouté par la classe politique. La langue

de bois, Bigeard ne connaît pas ! Dès les premières pages de « Adieu ma France » l'auteur annonce la couleur. Il lui faut « pousser un dernier coup de gueule ». La classe politique n'est pas épargnée. « La plupart de ces décideurs ne font que me décevoir. Beaucoup d'entre eux m'inquiètent » écrit l'observateur toulousin. Autres cibles : « le pourrissement moral » et la menace terroriste.

« Chirac ou la politique du pire »

A bientôt 90 ans, le général Bigeard n'a rien perdu de sa fougue. En deux lignes, voilà comment il résume la France de ceux qui ont succédé à Giscard : « Quatorze ans de Mitterrand, dix ans de Chirac ! Un quart de siècle où le déclin s'est emballé ! »

Fustigeant « la pensée officielle » qui s'est imposée en 1981 et a puisé ses racines dans le terreau de 1968, Bigeard en remet une couche, deux pages plus loin. « Chi-



Le général Bigeard, grand-croix de la Légion d'honneur et homme libre. Photo ER

rac n'est pas homme à lutter contre ce raz de marée des mentalités. Depuis sa première élection à la présidence de la République, il aura même plutôt contribué, par son immobilisme, à an-

crer plus durablement et profondément cet état d'esprit dans la tête de nombreux Français, de plus en plus désespérés ». Plus loin encore, cette formule assassine : « Chirac ou la politique du pire ». Comme il l'a souvent répété, le Vieux Soldat conclut : « Je suis pessimiste sur le plan politique pour notre avenir. Je cherche l'homme présidentiel ».

Terrorisme et paralysie

S'il fait un constat sans concession sur les dérives de notre société, Bigeard s'attarde sur le terrorisme et la montée de l'islamisme en y consacrant plusieurs chapitres. Remontant aux sources d'un mouvement né à la fin du XIXe siècle, il invite le lecteur à survoler le siècle passé et découvrir tout ce qui a contribué à faire que « notre société, notre civilisation, est en danger de mort ». Dans cette seconde partie de l'ouvrage,

Bigeard développe ses craintes et convictions avant de conclure sur « le piège irakien » où est ensablée l'armée américaine.

Dans les dernières pages, l'auteur revient dans l'Hexagone pour passer en revue ce « qui paralyse » cette France qu'il ne reconnaît plus. Et d'évoquer pêle-mêle, l'importance des prélèvements obligatoires, le chômage, la « forteresse Education nationale », ou encore cette Défense qui n'est plus que l'ombre d'elle-même.

Enfin, dans les ultimes paragraphes, le Bigeard pugnace, à l'écriture acide, passe le stylo au Bigeard au cœur tendre, en lui laissant rendre un bel hommage à son épouse Gaby, et à leur fille Marie-France.

Michel BRUNNER

● « Adieu ma France ». 18, 50 €. Editions du Rocher. (Les droits d'auteur seront versés au comité de la Croix-Rouge de Toul).

Bon anniversaire Général

« *La mère Bigeard avait tout prévu, même ma naissance le jour de la Saint-Valentin.* » C'est en ces termes tendres et dans un éclat de rire que le Général Bigeard fêtait hier ses

quatre-vingt-dix ans. En comité restreint et en présence de Nadine Morano, initiatrice de l'événement informel, Marcel Bigeard recevait dans son bureau. Un moment convivial au

milieu des centaines de lettres de lecteurs qui font suite à son dernier ouvrage « *Adieu ma France* ».

Un peu plus loin, d'autres courriers sélectionnés et archivés par le Général dans de multiples classeurs qu'ils nomment « *Sa vision de la France* ». « *De beaux témoignages de gens que je ne connais pas et qui pourtant me font confiance en me transmettant leurs sentiments sur la situation du pays* », poursuit-il en lisant quelques passages : « *Général, vous représentez ce qui nous reste d'honneur, merci pour ce que vous appelez votre testament. Servir est un devoir, vous avez et vous continuez à nous montrer l'exemple...* »

Un chaleureux anniversaire agrémenté de présents offerts par la députée et notamment le Livre de l'Assemblée nationale, « *le livre de l'assemblée où on a siégé tous les deux* ».



« **Libre** », une dédicace de Nicolas Sarkozy pour les 90 ans du Général.

M.S.

Commandeur de la Légion d'honneur

Le Général Bigeard a remis la prestigieuse cravate à Maxence Richard.

L'ancien ministre et Grand Croix de la Légion d'honneur ne tarit pas d'éloges à son égard. Volontaire, rigoureux, Maxence Richard a quitté l'armée en 1972, en qualité de chef d'escadron. Il mettait alors un terme à un beau parcours, récompensé par six citations et les insignes de Chevalier de la Légion d'honneur en 1959.

Un homme au caractère bien trempé, puisqu'il fut menacé, par deux fois, du conseil de guerre. Mais l'Histoire la souvent montré : les fortes têtes n'ont pas toujours torts.

Maxence Richard a toujours baigné dans l'environnement militaire. A l'âge de sept ans, après la disparition de son père, mort des suites de blessures contractées durant la Grande guerre, il entre dans les enfants de troupe. En 1949, il est admis à Saint-Cyr

Sous-lieutenant dans l'armée blindée, il est volontaire pour servir en Indochine en 1953. A l'autre bout



Une belle distinction pour le chef d'escadron Maxence Richard.

du monde, alors que la guerre fait rage, il rejoint une colonne pour porter secours aux soldats blessés, dans la cuvette de Dien Bien-Phu. En 1955, il part

pour Mayence (RFA) et suit un stage d'observateur aérien. L'année suivante, il sert en Algérie. Sétif, les Néménchas, l'Atlas Saharien, puis Colomb-Béchar, Timimoun...

C'est à cette époque qu'il rencontre le colonel Bigeard. Depuis, les deux hommes se vouent une haute estime. De retour en métropole, Maxence Richard sert à

Chaumont, Mailly, Spire (RFA) avant de quitter l'uniforme en 1972. Durant une quinzaine d'années, il assurera les fonctions de secrétaire général de la chambre syndicale des transporteurs routiers de Meurthe-et-Moselle. En 1988, Bigeard lui remet les insignes d'officier de la Légion d'Honneur.

Emotion et fierté

Hier soir, c'est avec émotion et fierté qu'il lui a agrafé la cravate de commandeur.

Titulaire de la croix de guerre, Maxence Richard est également commandeur de l'Ordre national du Mérite depuis 1997.

Pour l'événement, le récipiendaire était entouré de ses enfants et petits-enfants, de ses amis.

Présents également : la députée Nadine Morano et sa collègue Mme Lebrethon, députée-maire de Caen, Gérard Howald, maire-adjoint et l'aumônier militaire Roland Noël.

Nos félicitations.

LE FAIT DU JOUR

La flamme de Bigeard

Des distinctions, il en a reçu des centaines. Le général Bigeard en possède une énième. La médaille de la Flamme sous l'Arc de Triomphe lui a été remise à son domicile par le général de corps d'armée Combette, qui participe régulièrement au ravivage du flambeau. La cérémonie est renouvelée chaque soir, depuis qu'André Maginot, alors ministre de la Guerre, l'a fait pour la première fois le 11 novembre 1923.

Hier quand la délégation est arrivée devant la résidence de la rue François Badot, le vieux soldat épluchait le courrier du jour. Au pied de son bureau : six classeurs. Ils contiennent six cents lettres reçues depuis le 1^{er} janvier dernier. Uniquement des morceaux choisis.

Avec Bigeard, pas de protocole, surtout chez lui. Il tutoie

celui qui s'apprête à lui remettre la médaille. « *Comment vas-tu ?* » Le général quatre étoiles le vouvoie et rappelle que les deux hommes se sont connus à Bordeaux, quand Bigeard commandait la 4^{ème} région militaire, puis à Paris, lorsque le héros de Dien-Bien-Phu fut appelé par Giscard au secrétariat d'Etat auprès du ministre de la Défense de 1975 à 1976.

« *Cette médaille symbolise notre histoire mais elle se veut aussi un gage d'espérance. Le passé n'est vivant que dans l'appétit de l'avenir* » souligne le président de l'association de « *La Flamme sous l'Arc* ». Fermer le ban. Bigeard évoque son prochain livre. Titre : « *Adieu ma France* ». Du vitriol.

A 89 ans, Bigeard ne désarme pas.

Michel BRUNNER



Hier matin, au domicile du Vieux Soldat.

La Légion d'honneur pour Louis Antoine

*Cérémonie, hier, à Chaligny,
en l'honneur d'un résistant de la première heure.*

Hier, c'était le 65e anniversaire de l'appel du général de Gaulle. Un jour symbolique choisi par Louis Antoine, Chalignéen et résistant de la première heure, pour recevoir la Légion d'honneur des mains du général Bigeard. Pour l'occasion, une nombreuse assistance s'est réunie au monument intercommunal de la résistance à Chaligny.

Au premier rang, élus, associations patriotiques, plus loin, armée, gendarmerie et police

nationale. Dépôts de gerbes, sonneries exécutées par l'Harmonie municipale, puis Louis, fervent gaulliste, a lu l'appel du 18 juin.

Originaire de Corcieux et de Provençères (88), il est entré dans la résistance dès l'âge de 16 ans, ravitaillant et cachant les prisonniers en fuite et faisant office de passeur. A 18 ans, il a l'âge requis pour s'engager dans les FFI et monte dans le maquis vosgien. « *Trois ans durant, il voit ses amis*

tomber autour de lui ou partir en déportation, mais poursuit sans faillir son engagement » rappelle Jacques Thouvenin, président de l'association des Fils et filles de déportés. Puis, c'est à son tour d'être pris.

Après avoir subi des sévices, il est déporté dans « *l'enfer de Haslach* », galeries de mines froides et humides reconverties en camp de concentration. Il survit aux épidémies, aux mauvais traitements, au manque d'hygiène, à la malnutrition et aux journées de travail épuisantes en simple pyjama, par moins vingt degrés. Et prône aujourd'hui la coopération franco-allemande. Sans haine, sans esprit de vengeance.

Le général Bigeard a épinglé la décoration, prononcé des paroles de félicitations empreintes de son fameux « *parler vrai* ». Avant de laisser la parole à Nadine Morano, députée de la circonscription de Toul, et Jean-Paul Vinchelin, maire de Neuves-Maisons, sur l'Europe, la paix, les mérites de Louis, « *cet honnête homme qui fait l'unanimité* ».

Des artilleurs de la garde de Napoléon plus vrais que nature ont tiré des coups de canon en grand habit d'époque. Remettant à Louis Antoine, une pièce unique de Vannes-le-Châtel, Filipe Pinho, maire de Chaligny, lui a confié : « *J'aime à parler avec vous, Monsieur Antoine, vous qui avez vécu l'histoire que j'ai apprise dans les livres !* »



Légion d'honneur sur la poitrine, Louis Antoine décoré par le général Bigeard.

Le dernier des centurions

L'EST
RÉPUBLICAIN

05 juin 1971

De Dakar à Diégo-Suarez, le général Bigeard demeure fidèle à sa vocation de barondeur. Ce centurion des temps modernes préfère l'air du grand large à la poussière des cabinets militaires. Hier l'Indochine et l'Algérie, aujourd'hui l'Afrique noire et l'océan Indien : les armes se sont tuées mais demeure le rêve d'une présence française.

Le général Bigeard qui fut l'un des chefs les plus marquants des guerres d'Indochine et d'Algérie, ne sort pas d'une grande école militaire mais s'est affirmé par ses qualités de meneur d'hommes au cours des quelque 19 ans de guerre qu'il a vécus depuis 1939.

Deux fois évadé, trois fois blessé, il est l'un des officiers les plus décorés de l'armée française, étant en effet grand officier de la Légion d'honneur et titulaire de 25 citations.

Mobilisé comme sergent au début de la Deuxième Guerre mondiale, il est fait prisonnier en 1940. Après l'échec d'une première tentative d'évasion, il regagne la France en 1941 et part comme rengagé pour l'Afrique occidentale française.

Sous-lieutenant en 1943, il est parachuté dans l'Arlège où il dirige un maquis et termine la guerre comme capitaine.



Un meneur d'hommes

Le camp retranché de Dien Bien Phu

Il se bat ensuite en Indochine, où il sera promu lieutenant-colonel à titre exceptionnel pour sa défense du camp retranché de Dien Bien Phu.

Les « parachutistes » du colonel Bigeard s'illustrent ensuite en

Algérie où ils participent à tous les combats dans les djebels. Nommé en 1958 directeur du « Centre d'instruction pour la guerre subversive et la guérilla », il commande en 1959 le secteur opérationnel de Saïda (Sud d'Oran).

Général en 1966

En juillet 1960, il quitte l'Algérie pour l'Afrique noire. Il est nommé commandant du 6^e régiment interarmes d'outre-mer à Bangui en république Centrafricaine. En décembre 1963, ses fonctions sont modifiées en celles de conseiller technique du gouvernement centrafricain.

Le 31 août 1964 il est nommé adjoint au commandant de la 11^e division d'intervention à Pau, au sein de laquelle il commande of-

ficiellement la 25^e brigade de parachutistes. En janvier 1966, il prend le commandement de la 20^e brigade aéroportée et est promu général la même année. L'année suivante, il est adjoint au commandant supérieur des forces françaises du point d'appui de Dakar (Sénégal) et conserve ses fonctions jusqu'à juin 1970, date à laquelle il est mis à la disposition du ministère de la Défense nationale.

SES MÉMOIRES SORTENT EN LIBRAIRIE

Bigéard : Une dureté héritée de « sa vieille »

Il fallait s'y attendre. Bigéard, à son tour, publie ses mémoires « Pour une parcelle de gloire » (1936-1972), un volume édité par Plon qui sortira très prochainement en librairie. On retrouvera dans ce livre le ton du Bigéard que l'actualité a mis en vedette, le récit de ses

combats et de son ascension mais aussi quelques notes plus intimes comme celles qui apparaissent dans les pages que nous publions. Ici Bigéard parle des siens, de sa fiancée, de sa mère, de son père, de Toul et de « l'Appel du destin ».

1938... C'était hier... Que le temps passe vite !

De Gaulle était un colonel en garnison à Metz ; Giap un petit professeur d'histoire ; Moshe Dayan sergent dans l'armée française quelque part en Syrie ; Tino Rossi, gominé, ténébreux, déjà vedette à part entière, la coqueluche de toutes les femmes ; Maurice Chevalier notre même à cheveux blancs, devait être alors un bébé et chanter « Prosper ».

A nouveau ma petite banque où je suis affecté au service des titres. Mes camarades sont encore présents, seul mon ancien directeur a été muté à Annecy. J'en suis très peiné, le considérant un peu comme un père qui avait su me conseiller, me faire travailler. Je le retrouverai plus tard après mes évasions d'Allemagne.

” Je verrai Gaby en cachette ”

J'éprouve maintenant des difficultés à rester cloué à mon bureau neuf heures par jour, je manque d'air. Le travail était pénible à l'époque : servir les clients jusqu'à 16 heures, ensuite arrêter les comptes pour ne sortir qu'à 19 heures. J'aime cependant discuter, réaliser des affaires, placer des titres sur lesquels je perçois une commission. Les femmes surtout viennent à mon guichet de préférence à ceux des camarades. Le mot aimable pour chacune, comptant très rapidement, aussi suis-je un peu jaloux par mes collègues plus anciens.

Gaby m'attend tous les soirs à la sortie du bureau. Il fait nuit en octobre et nous filons dans les remparts de la ville, serrés l'un contre l'autre à nous jurer un amour éternel, sans voir les heures s'écouler, ce qui me vaut de sérieuses explications avec la maternelle qui en a assez de ces retards et de me voir fréquenter cette fille sans dot !..

La « Mamma » a toujours imposé sa volonté aux siens et dans tout le faubourg... il faut marcher droit... « Tu te marieras avec une telle ! Elle est riche ! »... J'en souffre mais n'ose engager les hostilités et verrai Gaby en cachette.

La vie du ” paternel ”

Maman élève poules, lapins, jardine, vend ses produits, économise sou par sou la paie de papa qui ne dépense que son paquet de gris pour rouler ses cigarettes, celle de ma sœur et la mienne, cinq à six cents francs par mois. J'ai droit au cinéma le dimanche mais au premier rang à un franc la place. Chers parents, qui avec si peu de rentrées ont réussi à posséder leur



L'EST
RÉPUBLICAIN
5 mars 1975

petite maison, bâtie pierre par pierre par papa en dehors de ses heures de service.

J'ai souvent songé à la triste vie du paternel : tirer les aiguilles près du cimetière huit heures par jour, travailler en rentrant à la maison, ignorer toute sa vie ce que pouvaient être des vacances, malaxé par son épouse, sans que jamais il élève la voix... il en sera ainsi jusqu'à sa mort.

Maman a décidé, pour faire bien d'acheter une petite Fiat de l'époque, fait rare pour des ouvriers. Le père a dû s'y reprendre à trois fois pour obtenir son permis, il coupe le contact dans les descentes pour économiser l'essence. J'ai droit à cette voiture dix kilomètres seulement le dimanche. Au retour d'un bal distant de vingt kilomètres, la mère ira vérifier le kilométrage et je trouverai mes hardes sur le pas de la porte. « Va-t-en fils indigne, je ne te connais plus ». Je dois louer une petite chambre et prendre mes repas dans un hôtel de dernière catégorie situé dans une rue mal famée.

La punition durera un mois environ et combien je remercie ma mère : « Qui aime bien, châtie bien ». Sa dureté, son inflexibilité me serviront, et dans les situations critiques, qui ne vont pas manquer, je mur-

murerai : c'est encore plus facile que d'affronter la vieille !.. Epoque où les parents n'abdiquaient pas mais commandaient, exigeaient, se faisaient obéir de leurs grands.

Suis-je heureux comme jadis ? Non. L'espace, la liberté me manquent. J'étouffe dans ce clocher de ville de province. J'ai besoin d'action. J'admire Marcel Thil champion du monde de boxe, me passionne pour le Tour de France, rêve de m'évader, de partir à l'aventure avec Gaby, car c'est décidé je ne conçois pas ma vie sans elle.

1939 : l'appel du destin

Mais on n'échappe pas à son destin même sous les traits d'un Hitler plus envahissant que jamais. Le 22 mars 1939, rappelé pour six mois en principe, je dois rejoindre mon 23^e régiment d'infanterie de forteresse à Haguenau... A nouveau ce quai de gare... Pleurs des parents, leur fils part peut-être à la guerre. Ils ont vécu dans l'Est celle de 14-18... Gaby est là aussi... La mère passe l'éponge.

Mes réactions ne sont plus celles d'il y a trente mois. Mourir pour mon pays, défendre les miens, ma Lorraine, j'entends presque des voix qui me stimulent et lorsque le train s'ébranle, je rêve d'être un héros dont mon pays sera fier. A l'époque, à l'école, chez soi, on apprenait ce qu'était la patrie. Si seulement Gaby était avec moi, mais je la reverrai et elle fera l'amour avec un autre individu que ce provincial enfermé dans sa médiocrité.

Haguenau. La même caserne, les mêmes copains dont mon brave Millot, râlant ferme... « Ils nous cassent les pieds avec leur guerre ! Que les sous-oufs se tiennent pénards sinon ils vont comprendre. » L'état d'esprit est mauvais. Je sens confusément que le Français n'est pas mûr pour se battre.

Personnellement, je vois l'armée différemment puisque maintenant il y a un but : défendre notre sol, à partir de là, tout me paraît désormais facile.

Pas de problèmes, en avant pour les cheveux courts, l'attitude militaire, le travail d'arrache-pied. Promu sergent, je suis les cours du brevet de chef de section permettant de devenir officier de réserve... L'examen a lieu, je concoure avec des sergents-chefs, des adjutants de carrière bardés de cartes, de jumelles, de boussole. Les épreuves se déroulent sur trois jours. J'ai l'impression d'avoir ruiné. Je serai reçu premier... »

Déjà Bigéard commençait à percer sous l'uniforme du petit sergent de 40.



Le général Bigeard en petites foulées autour de la citadelle toulaise



Le général BIGEARD: « La circonscription, pendant longtemps, n'a pas été défendue... »
(Ph. Claude BARDOT).

« Sans aïeux, sans fortune... il ne manqua à sa gloire que d'être maréchal de France »: au cours de son éphémère tentative du côté de Verdun, le général Marcel Bigeard a dû méditer l'inscription placée sur le socle de la statue d'un illustre « collègue », Chevert.

Lui, Bigeard, fils de famille modeste, passé par le rang et tous les grades, n'a pas accédé au maréchalat, dignité (périlleuse) de l'état militaire. Mais il a été un bouillant secrétaire d'Etat à la Défense. Et « parce que le président de la République me l'a expressément demandé », le voici qui brigue un mandat de député... à Toul.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que cette irruption n'a pas réjoui le maire du chef-lieu, M. Jacques Gossot (RPR), qui avait, de longue date, annoncé ses intentions, et, fidèle soutien de la majorité, pouvait espérer être seul en piste.

Le général Bigeard, lui, n'avait alors nullement l'envie d'aller au charbon dans sa cité natale. Il entretenait les meilleures relations avec son maire. Tout donnait à penser que si le général montait au créneau, ce serait dans une circonscription prestigieuse, menacée ou tenue solidement par un adversaire coriace: on parla de Verdun, de Belfort et de dix autres citadelles au hasard des voyages du secrétaire d'Etat à la Défense.

Après la tragique disparition de Mme Leclerc, le général Bigeard choisit Toul et les sept cantons de la circonscription: parti tard, le candidat UDF Bigeard force le train. On l'a même vu rejoindre une

réunion villageoise après un footing de 5 km; il avait « planté » sa 504 dans une congère...

« La base arrière travaille, dit-il. On fait la synthèse tous les soirs. On commence de bonne heure, on finit à minuit: ça fait partie du boulot ».

Dans un style opérationnel

Que dit le Bigeard « en tenue bourgeoise » (« j'ai laissé mon habit de général accroché au mur ») à ses auditeurs ? « Que veut le président de la République ? Le rapprochement des Français, la justice sociale. Il a été élevé dans les châteaux, mais il aime le peuple de France. Que veulent les Français ? Plus d'autorité: ils en ont assez des chômeurs professionnels ou des toulards en permission, voilà ce qu'ils me disent... ».

Et la circonscription, comment voit-il les choses ? « Onze cents demandes d'emploi non satisfaites, c'est beaucoup trop. Quarante-deux rien que pour Blénod-lès-Toul, vous vous rendez compte ! Ici, il y a eu Fouchet qui a amené Kléber-Colombes à Toul, et puis M. Picquot qui est souffrant, ce n'est pas de sa faute. La circonscription, pendant longtemps, n'a pas été défendue. On peut faire quelque chose, régler les problèmes dans un style opérationnel ».

Le suppléant, M. Husson, intervient: « Il faut avoir l'oreille des ministères, ne pas avoir des fonctions diverses sur les épaules... ».

A quoi M. Gossot, conseiller général, rétorque dans ses réunions que l'entrée de « ministres techniciens » au gouvernement n'a pas toujours donné de bons résultats, que les sessions des assemblées nationale et départementale n'ont pas lieu, de par la loi, aux mêmes dates. Il s'engage publiquement à tenir, s'il est élu, une permanence toutes les sept semaines, dans chacun des chefs-lieux de canton et à renoncer à l'exercice de sa profession de fonctionnaire.

En campagne, les questions les plus concrètes fusent:

« La bretelle de Toul, à Fresnes-en-Woevre, ça va encore prendre des terres agricoles ? »

« Si vous aviez eu quelqu'un capable de vous défendre, répond le général, l'A 4 qui a coûté — et qui va encore nous coûter si cher — on ne l'aurait pas faite. On aurait mieux fait de mettre la nationale 4 à quatre voies ».

« Et le ramassage scolaire qu'on paie ici, et pas en Meuse, qui vaut à des tout-petits de 4 ans de passer leur vie en bus... Et les maternelles en secteur rural... », interrogent des électorales.

« Les p'tits gars », Bigeard connaît bien, mais tout de même à un âge où ils ne sont plus en couche-culotte. Il se cale la bouffarde entre les mâchoires, et M. Husson, maire et père de famille nombreuse, « monte au filet »... Il en profite pour placer une bien émouvante anecdote: « L'insigne de grand croix de la Légion d'honneur que le général porte à la boutonnière, c'est le président de la

République en personne qui lui a donné le sien, il y a quinze jours, lors d'une visite à l'Elysée, pour remplacer celui qu'il avait, qui était un peu passé... ».

Pas de polémique personnelle

La campagne dans les cent soixante-douze communes du Toullois et du Saintois, Bigeard la mène « dans la décrispation ». Son challenger de la majorité, M. Gossot, la ressent jusqu'ici comme « tranquille ». Les autres candidats, un cadre du mouvement des démocrates, un journaliste de la droite (PFN), un employé de banque (lutte ouvrière) passent un peu, et pour certains même, totalement inaperçus dans le débat. Il en va différemment pour l'ajusteur communiste, M. Bernard Seirrolle et l'assistant de faculté socialiste, M. Jean-Paul Chagnollaude, dont les formations respectives ont un électoral fidèle dans le secteur: chacun tente d'en améliorer les effectifs.

Mais là aussi, le jeu est correct: un accord a même été passé dans une localité entre militants PC-PS, pour respecter mutuellement les affiches posées. Et les reports de voix se feront ici en principe, sans problème.

Refusant toute polémique personnelle dans la campagne, M. Chagnollaude constate que, dans le porte-à-porte, lui-même et ses amis sont « fort bien accueillis dans les foyers ».

Seul incident: les pneus des voitures du candidat PS et de ses accompagnateurs crevés l'autre soir à Vannes-le-Châtel, par des inconnus. pour les gens du Toullois, qui en tête ?

On est hyper-réservé en milieu rural et quasiment normand.

Un électeur nous a dit: « D'après un des derniers sondages, c'est le représentant du parti républicain qui sera élu dans la circonscription... ».

— « Donc, Bigeard ? »

« Pas forcément, puisqu'il dit lui-même qu'il n'appartient à aucun parti... ».

Il va falloir que le Premier ministre explique ces subtilités aux populations, le 7 mars.

Charles LAPREVOTE.

« Les paras sont faits pour se battre et non mourir bêtement »

Liban : réquisitoire de Bigeard à Verdun

L'EST
RÉPUBLICAIN

24 octobre 1983

VERDUN. — «Je suis venu vendre de la Patrie». Ainsi s'exprimait hier matin, à Verdun, le général Bigeard venu présider l'assemblée départementale des retraités militaires. Sur «cette piste sans fin» qui l'a mené des corps francs en 1940 à l'Indochine puis en Algérie, devenu député de Toul, il poursuit un autre combat sans uniforme. A vrai dire, il vise le même objectif : la liberté. «Mieux vaut crever debout que de perdre la liberté», assure-t-il.

Il a une pensée émue pour les paras, victimes hier de l'attentat à Liban et à leur intention fait observer une minute de silence.

«Quelque chose de grave vient de se passer, confie-t-il, les soldats de la paix dont parle Monsieur Hernu c'est bien tant que les balles ne sifflent pas ».

Des paras l'arme au pied, voilà une situation qu'il n'a pas connue et qui lui semble un paradoxe.

Deux cent mille kilomètres dans les jambes, cinq blessures, Bigeard entraîne les anciens militaires ou leurs veuves sur ce chemin de la liberté sur lequel il évoque le patriotisme de compagnons d'armes, de ceux qui «se sont battus pour une France forte».

Une véritable poudrière

Dans les propos de François Mitterrand au Bundestag, Bigeard retrouve les propos de... de Gaulle. Parlant du président de la République il ajoute : «Il s'appuie sur quoi ? Sur les communistes. Or, Marchais joue le jeu de Moscou. Aujourd'hui après l'état de grâce, Mitterrand n'a plus qu'un Français sur trois pour lui».

Il estime que dans le contexte international «il ne faut pas jouer seul». Il dénonce les «socialistes qui font la guerre, sans la faire tout en la faisant», le commerce des armes dont la France, sous l'actuel régime, bat tous les records.

L'ombre de Moscou ou celle de Kadhafi hante le général. Il parle en rafales : «Le Tchad, il fallait y aller parce que c'est Kadhafi, téléguidé par Moscou. Nous tenons le quinzième parallèle, l'arme au pied. Il est exclu de reprendre le Tchad. Comme le Liban, ça va coûter très cher. Les paras c'est fait pour se battre et non pour mourir bêtement. Les Etendards, je crois qu'ils ont été livrés. L'URSS pousse ses pions partout. Si je me suis battu, c'est pour la liberté. Nos amis africains sont inquiets ; l'URSS dispose d'une arme idéologique plus redoutable. Nous sommes menés de l'intérieur. Heureusement que les Américains sont là. L'URSS est la première puissance du monde avec quatre à cinq millions d'hommes sous les armes. On vit sur une véritable poudrière».

Le général Bigeard analyse à sa manière la situation internationale, dénonçant l'enne-



« Que fait l'Europe ? On défile. On râle. »

mi idéologique et la philosophie des pacifistes qui souhaitent être «plutôt rouges que morts». Ils ne savent pas ce qu'est la liberté soupire le général.

Si «nous sommes dans un monde difficile, dans une situation qui se dégrade», le coup de projecteur que le général donne sur le globe est révélateur. Il persifle : «Que fait l'Europe ? On défile ! On râle ! Pourtant l'Europe représente une force qui devrait s'unir ; il serait temps que l'on réagisse».

C'est d'ailleurs dans cette perspective que le général a pris depuis des mois le bâton de pèlerin pour, ainsi qu'il le

dit, «vendre de la patrie», ce civisme dont il se veut une incarnation. «Il faut croire en une France digne de son passé».

Les propos du général-député ont sans doute troublé le commissaire adjoint de la République de Verdun. Ebloui par le style du personnage, ou ses étoiles, le représentant du gouvernement a déclaré tout net au cours de la réception à l'hôtel de ville : «Nous sommes un peu jaloux de ne pas vous avoir eu comme député».

Bigeard ne lève donc pas exclusivement les foules.

Robert ANTOINE.

Quand Bigeard parle de Diên Biên Phu

29 février 1992

« Diên Biên Phu » sortira mercredi sur les écrans français. Le film de Pierre Schoendorffer, qui filma durant trois années les combats d'Indochine pour le Service Cinématographique des Armées, évoque la lente agonie du camp retranché français jusqu'à sa chute le 7 mai 1954. Le général Bigeard y commandait alors le 6e bataillon de parachutistes coloniaux. Trente-huit ans plus tard, il parle de cette bataille qui contribua largement à sa légende. Il suffit de prononcer ce mot magique pour qu'un éclair traverse ses yeux bleus. A 76 ans, Bigeard se souvient de Diên Biên Phu comme si c'était hier. Des combats, mais aussi des hommes. Comme le fidèle Sentenac qui allait mourir quelques années plus tard à Timimoun, et dont une photo orne le mur de son bureau à Toul. « Est-ce que c'est bien d'en être revenu ? Je ne sais pas. Mais je n'ai pas le droit d'oublier ces gars-là ».

* Schoendorffer, ça vous dit quelque chose ?

« Pour sûr ! « Schoen » m'a souvent suivi en Indochine lorsqu'il filma les combats pour le Service Cinématographique des Armées. Il est ainsi venu avec moi à Luang Prabang quand je suis allé stopper une offensive adverse au Laos. Et c'est la vision du retrait d'une section de Laotiens que nous observions depuis le bord d'une rivière qui lui a inspiré « La 317e section ». Quelques mois plus tard, il était à mes côtés au moment de la chute de Diên Biên Phu. C'est encore en sa compagnie que j'ai été repris alors que nous nous étions évadés. Ce qui nous a valu de rester attachés dos à dos pendant plusieurs jours. C'était un jeune gars très courageux qui est devenu un excellent ami par la suite.

* Et l'idée d'un film sur Diên Biên Phu ?

Je suis un peu mal à l'aise pour en parler car je ne l'ai pas encore vu. Alors, je pense à tous ceux qui sont tombés pour la France là-bas et qu'on n'a pas le droit d'oublier. Il est sans doute difficile de rendre à l'écran ce qui s'est passé à Diên Biên Phu. Mais si le film de « Schoen » montre le courage des combattants, et surtout combien ils ont souffert pendant cinquante-cinq jours, alors je lui dirai bravo.

* Quels souvenirs conservez-vous de cette époque ?

Cela peut sembler un peu loin car j'avais alors 38 ans, et je viens de fêter mes 76 ans il y a quinze jours. Mais il ne s'écoule pas un jour sans que j'y repense. J'ai attrapé le « mal jaune » comme on dit ! En trois séjours et neuf années passées là-bas, je suis tombé amoureux d'un pays merveilleux et de gens travailleurs dont beaucoup se sont battus à nos côtés. Dommage que les marxistes y soient toujours au pouvoir...

* Et la bataille proprement dite ?

J'avais sauté une première fois sur Diên Biên Phu le 20 novembre 1953 alors que ça commen-

çait à chauffer. Puis on m'a ensuite envoyé pour une mission au Laos. Au retour, le général Cagny me convoque à Hanoï pour m'expliquer que ça va de plus en plus mal à Diên Biên Phu après la chute de « Béatrice » et de « Gabrielle ». J'y suis parachuté avec mes hommes le 16 mars sous la mitraille. Une semaine plus tard, c'est un silence de mort qui règne lorsque nous atteignons le PC du colonel de Castries.

« Sans drapeau blanc ! »

* Et Bigeard remonte d'un seul coup le moral des troupes !

Oui (rire) ! Une opération sur « Eliane 4 » permet d'anéantir la DCA ennemie et de récupérer un véritable arsenal. De Castries m'embrasse à mon retour en me disant : « Bravo Bruno ». (NDLR : le nom de code que Bigeard conserva durant toute sa carrière militaire). Il y aura encore la reprise de « Eliane 1 » le 10 avril que je dirige comme un chef d'orchestre à l'aide d'une demi-douzaine de postes radio depuis un trou creusé à flanc de colline. Mais à partir du 20, tout va mal et on sent que la fin est proche. Je prépare une ultime opération appelée « Percée de sang », mais elle est abandonnée car nous n'avons plus que 2.400 hommes capables de se battre. Et le 7 mai 1954, c'est la chute de Diên Biên Phu. Mais sans drapeau blanc !

* On sent beaucoup d'amertume chez les anciens de Diên Biên Phu qui disent avoir été abandonnés à leur sort et mettent en cause la stratégie du commandement. Quel est votre avis ?

C'est vrai qu'on a eu l'impression d'être lâchés par le pouvoir politique. Et qui mettait-on comme spécialistes militaires pour rattraper ça ? Il n'y avait aucun général parmi les 15.000 hommes présents à Diên Biên Phu, alors que deux ou trois n'auraient pas été de trop ! Moi, j'étais commandant d'un batail-



16 mars 1954 : Bigeard, alors commandant, aux côtés de Bottella à « Eliane 4 » (Photo extraite de l'album « Diên Biên Phu » d'Erwan Bergot paru aux Presses de la Cité).

lon de paras, et je ne faisais qu'exécuter les ordres au mieux. J'espérais simplement que le monde libre ne nous laisserait pas tomber et que les Américains viendraient nous donner un coup de main, mais vous connaissez la suite...

* Une séquence du film de Schoendorffer évoque la baraka de Bigeard. Était-elle bien réelle ou est-ce une légende ?

La baraka, il faut y croire, et penser qu'on s'en sortira toujours. Comme à Bône où j'ai été mitraillé par trois Algériens que j'ai pourtant réussi à mettre en fuite. Mon porte-bonheur, c'était peut-être cette petite chaîne en or avec une médaille qui ne me quittait jamais. Avant chaque opéra-

tion, je vérifiais qu'elle était bien là autour de mon cou. Mais je crois que j'avais aussi un peu de flair. Quand je touchais de jeunes officiers, un coup d'oeil me suffisait pour détecter ceux que je pourrais envoyer n'importe où en sachant qu'ils reviendraient.

* Etes-vous retourné à Diên Biên Phu depuis 1954 ?

Non, parce qu'il y a toujours les mêmes gaillards au pouvoir là-bas ! Mais un jour, je ferai le chemin inverse de tous les soldats français dont on a rapatrié les restes. Quand j'arriverai au bout du voyage, je souhaite en effet que mes cendres soient dispersées sur le champ de bataille de Diên Biên Phu.

A Diên Biên Phu, l'accolade du para et du légionnaire

L'EST
FRANCE

07 août 1994

Marcel Bigeard a pleuré ses frères d'armes tombés en pays thaï et s'est incliné devant la stèle du souvenir.



Séquence émotion: Bigeard s'entretient le sergent-chef légionnaire Roden qui a érigé de ses mains la stèle commémorative.

Photos Eric NOUVEAU/CLM

« Ce prend aux tripes ! Brechignac, Botella, Tourret, mes copains, ces chefs de bataillon d'élite, tous morts aujourd'hui. Des frères d'armes avec lesquels on a souffert: je revois leur tête, je les entendais parler à la radio. C'était dur à avaler... »

Le retour de « Brans » à Diên Biên Phu quarante ans après, a été un choc pour le général Marcel Bigeard. Il n'a tout d'abord rien reconnu. « Avant, les pilotes étaient saisis, c'était de la terre. Depuis, la végétation a repris et il y a maintenant des milliers d'habitants. On vend même des souvenirs, des débris arrachés au sol, des plaques matricule de soldats français... »

Sous un tapis de verdure

Bigeard a recherché les papiers où il a craché, où

il s'est enterré sous un déluge de feu et d'acier. Difficile, la terre noire disparaît désormais sous un tapis de verdure, de rizières, de bambous géants.

Un chemin permet d'accéder au sommet de Dominique d'où on domine le site et il a revu Eliane IV, son PC - avant c'était si clair - ainsi que le PC du général de Castris. « Il a été transformé, il y a un escalier en ciment et les Vietnamiens montrent ce comme souvenir. Ce n'est pas ce que j'ai connu... »

L'émotion, Bigeard l'a, moule à la gorge, au contact d'un ancien légionnaire, le sergent-chef Roden. Alors qu'il s'attendait à trouver « un truc moche avec de l'herbe », il arrive devant un monument. Le légionnaire, après plusieurs mois de travail, a élevé une stèle à la mémoire de ses frères d'armes, mais aussi

de tous ceux qui sont morts dans la cuvette.

« Si vous étiez arrivé trois jours avant, vous tombiez en même temps que les autorités thaïes qui l'ont inaugurée, c'aurait été formidable » lui dit le bâtisseur. Pour lequel Bigeard ne fait pas d'effort. « C'est un type qui a fait quelque chose. Tout seul ! »

Bigeard n'en reste pas moins le parrain de la nation qu'il s'est senti être, comme ses compagnons, lors de leur libération, en septembre 1954. « Les Thaïs l'ont inaugurée avec lui. Mais la France l'a dédiée ? Quand même, ça fait drôle... »

L'embuscade reconstituée

Ce retour à Diên Biên Phu est également l'occasion de faire revivre pour les bébés d'une émission télévisée, les moments sail-

lants des trois séjours de Bigeard en pays thaï. En descendant la route coloniale 41, « on a le reflet de ce que j'ai fait là-bas, l'embuscade où je suis tombé... »

Cette embuscade, il la raconte dans sa « Paroisse de gloire ». Il se souvient que « le ciel était merveilleusement bleu » mais que, malgré cet instinct inné, il a saisi sa carabine au moment où les Vietnamiens le feu. « Je bondis de la jeep en marche et pars en roulements avant d'atterrir, j'ai retrouvé l'endroit, dans une touffe de bambous... »

Son chauffeur est tué, un lieutenant également. Seul, indemne, le médecin-lieutenant Bernas. Un vrai miracle : « Il a couru vers le haut s'abriter derrière un rocher dans la brousse, au milieu des Viet qui ne l'ont pas vu. Un coup de pot... »

Autre pèlerinage mis en images sur le petit écran, Haiphong où le commandant le Bataillon de marche indochinois. Il était alors en pénitence. « Lors de mon second séjour, j'avais fait un rapport sur l'administrateur, traître de pasteur, tra-



Dans la baie d'Along semble de rochers calcinés, un moment de dévotion sur une jonque.

de l'opium. J'ai eu sa peau mais les politiques ont eu la mienne, disant « de quoi se mêle ce jeune capitaine ». On m'a vite mais je ne l'ai pas regretté. J'avais avec moi des types qui ne demandaient qu'à tuer, c'était formidable... »

André HALTER



Le retour dans la cuvette: la terre noire disparaît désormais sous un tapis de verdure.

Bigéard saute sur le musée Grévin

Le céléberrissime général aura bientôt sa statue en cire.

«C'est mon éditeur qui m'a annoncé ça. Ça fait plaisir, c'est sûr, on peut pas dire non. C'est vrai, on se sent un peu flatté, mais je sais pas très bien ce que je vais f... là-dedans!»

Qui l'eut cru? Non content de faire un tabac en librairie avec son dernier bouquin, *«De la brousse à la jungle»*, et de raconter le débarquement chaque jour sur Europe 1, le général Bigéard sera l'une des prochaines vedettes du musée Grévin, soucieux de célébrer à sa manière le quarantième anniversaire de Dien Bien Phu. *«Le général Bigéard fait partie depuis longtemps de notre liste de nouveaux personnages possibles, explique-t-on au musée. C'est une figure haute en couleurs, qui fait partie de notre histoire contemporaine»*.



Photo Denis MOUSTY

«On se sent un peu flatté, mais je sais pas très bien ce que je vais f... là-dedans!».

En tenue de combat

Une idée que l'intéressé a accueilli *«cinq sur cinq»*. Les chichis, ce n'est pas son genre. A la fin de la semaine, il quittera sa retraite toulousaine pour le musée parisien.

La création de son effigie en cire ne nécessitera pas de longues séances de poses. Elle débutera toutefois par une série de clichés anthropométriques du visage et un relevé des mensurations. Quant aux mains, elles seront réalisées d'après un moulage. Autant de repères permettant au sculpteur d'approcher au maximum la réalité. Plus tard, au cours de la fabrication,

une confrontation du modèle original avec sa statue est souhaitable, histoire de rectifier le tir.

Le général de cire ne sera pas en uniforme d'apparat, mais en tenue de combat, celle des paras d'Indochine. La longueur des délais requis retarderont son apparition à septembre ou octobre. Mais sa place est déjà trouvée.

Le général Marcel Bi-

geard sera le nouvel invité d'une scène de restaurant que l'on peut voir aujourd'hui au musée. Elle comprend Anne Sinclair, Edouard Balladur, Jacques Chirac et Valéry Giscard d'Estaing, dont il fut secrétaire d'Etat, tous étant servis par un Paul Bocuse en qui le vieux soldat reconnaîtra un autre chef étoilé.

Didier PLANADEVALL

Bigéard

sur la « piste sans fin » de la guerre d'Algérie

Dans son dernier ouvrage abondamment illustré le général évoque ses quatre années de combat.

Bigéard remonte en ligne. Après « ma guerre d'Indochine » sorti l'an dernier, il vient de publier « ma guerre d'Algérie » chez le même éditeur.

Dans le premier ouvrage, le Toulousain le plus célèbre de France rencontrait au Vietnam ses anciens adversaires. Impensable dans le cas de l'Algérie, compte tenu du contexte politique particulièrement lourd. Cette fois, le général s'est contenté de coucher ses souvenirs, illustrés de photos, croquis d'opération, cartes et coupures de presse puisées dans ses archives personnelles.

La plupart des clichés sont signés du sergent-chef Flament. Certains offrent une vision un peu trop asseptisée de la « sale guerre » (paras jouant avec des enfants), d'autres surprennent ou choquent (prisonniers fellaghas exhibés, le poignard entre les dents), mais tous constituent de précieux documents historiques.

Raid et offensives

Octobre 1950 : deux mois après son retour de captivité en Indochine, le lieutenant-colonel Bigéard débouche à Alger, un fâché d'échapper à l'atmosphère confinée des salles de cours de l'École de l'Etat-Major « et avide de « laver l'honneur perdu à Dien Bien Phu ».

Il prend la tête du 3^e régiment de parachutistes coloniaux (RPC) qu'il forme à la contre-guerrilla, dont il a appris les principes en Indochine. Coups de main, offensives éclairées, longues marches sous le soleil, crapahutages dans le djebel, ratisages dans la casbah d'Alger avec ses « interrogatoires de choc », hélicoptères, raids en tout genre se succèdent dans toute l'Algérie, du Nord-Constantinois au Grand Erg Occidental.

« Premier para du monde »

En tout, plus de quatre ans de combats et de « sale boulot », émaillés de quelques retours en France, dont trois mois de repos forcé à Toul en septembre 1956.



Février 1957. Bigéard dresse le bilan de la première bataille d'Alger.

après deux balles reçues à Bône lors de l'un de ses légendaires footings matinaux.

Langage direct, expressions martiales, formules à l'emporte-pièce : les amateurs apprécieront, c'est du Bigéard pur jus, façon journal de bord. Mais le guerrier spartiate, qui aime à peaufiner son image de baroudeur grande-gueule, l'homme de terrain qui méprise ouvertement les « théoriciens » des états-majors, ne fuit ni les honneurs ni les médias, parle de lui à la troisième personne et ne joue pas les modestes.

De sa rencontre avec Joseph Kessel, il retient cette phrase du romancier-journaliste : « Bigéard le magnétique m'a convaincu,

envoûté ». Il cite à plaisir les journaux de l'époque qui le qualifient de « premier para du monde » à l'occasion de la remise des insignes de grand officier de la Légion d'Honneur par René Coty le 14 juillet 1957. Il n'oublie pas que lors de la visite du chef de l'Etat à Saida le 27 août 1960, la foule criait : « vive de Gaulle ! Vive Bigéard ! ». De Gaulle à qui Bigéard a soumis un « plan pour une Algérie nouvelle » basée sur une coopération des Musulmans et des Français, sous le drapeau tricolore.

Enfin, quand Chaban-Delmas,



Novembre 1959. Des tueurs FLN ont été capturés par le commando Georges. Ils sont montrés à la population de Saida, le poignard entre les dents.

alors ministre de la Défense, lui laisse carte blanche pour créer en avril 58 à Alger, près de Philippeville, son centre d'entraînement à la guerre subversive (CEGIS), il a ce commentaire : « enfin, voilà un qui a compris ! ».

« Du petit lait »

Mais son franc-parler lui joue des tours. Notamment lorsqu'il déclare pendant l'insurrection d'Alger en janvier 1960 que « les hommes des barricades représentent effectivement le peuple d'Algérie et s'ont agités par désespoir », dans l'attente de « retrouver la foi dans les destins de la France ».

Pourtant, il le sait et l'écrit : la voix de Bigéard, ce n'est pas n'importe quoi ; quand un colonel si populaire ouvre la bouche, ça compte et dans les états-majors, on sait bien que les civils boivent mes propos comme du petit lait ». Ses paroles ont-elles dépassé sa pensée ? Toujours est-il qu'il les maintient et qu'elles lui valent un retour précipité à Paris puis un départ pour la république centrafricaine. Constat amer : « ma guerre d'Algérie » se termine

aussi lamentablement que celle d'Indochine ».

Mais s'il aime à parler de lui, le général n'oublie pas ses compagnons d'armes. Le général Massu, avec qui il entretindra des rapports en dent de scie. Mais surtout tous les obscurs, les paras disparus, comme le sergent-chef Scellens, ex-vicard de Dien Bien Phu, tué en novembre 1957.

De ces derniers instants de « l'extraordinaire Sentenac », Bigéard possède toujours la photo géante dans le bureau de sa maison toulousaine.

Enfin, il témoigne pour l'adversaire, de la même admiration qu'il manifestait pour les Vietnamiens. L'arrestation de Ben M'hidi lui inspire ces mots : « j'ai en face de moi non seulement un grand chef militaire mais aussi un de ces guerriers révolutionnaires types, un de ces purs, vivant en ascète comme Hô Chi Minh, et prêt à tout sacrifier pour sa cause ». Une foi qui l'aurait voulu insouffler à lui seul à toute l'armée française, pour qui cette « piste sans fin » s'est transformée en boucber.

Didier FLANADEVALL

● « Ma guerre d'Algérie » par Marcel Bigéard. Hachette/Carrère. 144 pages. 185 F.



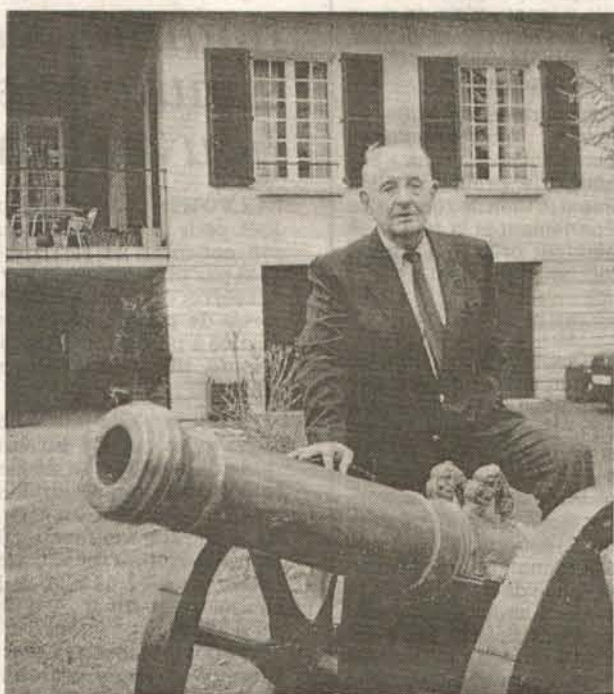
21 novembre 1957. Le sergent-chef Sentenac est blessé mortellement. Ce héros de Dien Bien Phu avait été cité treize fois Croix de guerre. Il avait été blessé 7 fois.



27 août 1959. Visite du général de Gaulle à Saida. Entre le général de Gaulle et Bigéard, Paul Dekruvier, promoteur du Plan de Constantine. A l'extrême droite, le général Gambiez.

Bigéard monte au front !

« Téléphonnez-moi pour prendre conseil », c'est le message lancé par Marcel Bigéard à Charles Millon, avant la restructuration prévue de l'Armée de Terre. Rencontre avec le premier qui fêtait hier ses 80 ans.



Marcel Bigéard, devant le canon en bronze sévillan de 1614 que lui offrit l'ancien président de Madagascar.

TOUL.- Surprise. TF1 attendait Bigéard à 5h du matin près du canon sévillan de 1614 qui protège l'entrée de sa villa, rue François Badot à Toul. La première chaîne allait le suivre dans son footing de 5 kilomètres, puis sur ses 10 longueurs à la piscine municipale, dont Jacques Gossot lui avait retiré les clés, après qu'il eût soutenu son concurrent Aloys Geoffroy à la députation.

Depuis - Bigéard étant resté sur la réserve avant les municipales - le maire a mis de l'eau dans son gris de Toul et a même baptisé, en la cité fortifiée sur les plans de Vauban, une « rue des Anciens d'Indochine » en présence de l'illustre « Bruno », nom de guerre de Bigéard.

Tout baigne donc, à la piscine (où il nage « en général » avec le contingent) comme ailleurs. Et le grand Marcel, à côté de sa petite Gaby, était hier aux anges de n'être pas oublié par la France reconnaissante : « J'ai reçu 300 lettres mardi et presque autant aujourd'hui. Je réponds à toutes, mais je ne conserve dans mes albums que celles des jeunes, avec lesquels je me sens plus à l'aise qu'avec les vieux c... de mon âge ».

« France réveille-toi »

Bigéard n'a pas mis sa gouaille aux arrêts de rigueur. Malicieux, encore provocateur, toujours contempteur des « tricheurs » et des « magouilleurs », il s'émeut du fax fraternel que lui a envoyé VGE, son cadet et ami, mais tempête contre les « jeunes loups » qui jouent des crocs à l'UDF ; quand bien même il avoue apprécier Léotard qui lui écrit régulièrement « des lettres affectueuses ».

me les autres, « Bruno » reçoit à sa table René Guillon, des éditions Carrère, pour lequel il écrit un huitième bouquin au titre en forme d'apostrophe : « France réveille-toi ». Car - précise-t-il - elle a bien besoin « d'être secouée par un "puncheur" qui lui botterait le cul de temps en temps ! »

En savourant l'énorme gâteau d'anniversaire, décoré d'un Nord Atlas en nougatine, qu'a confectionné le pâtissier toulousain Gordini, Bigéard s'interroge sur cette société où « tout fout le camp ».

Urgent d'attendre !

Il est dubitatif quant aux menaces pesant sur l'Armée de Terre : « Rien n'est fait ! Charles Millon, qui a été élu député comme moi en 1978 semble même faire marche arrière. En ce moment, parler de l'armée évite surtout de parler d'autre chose... »

Il évoque le temps pas si lointain où Toul « avait le double de garnison », se souvient de la prospérité économique qui en découlait et dit redouter le « pire » pour l'avenir : « Il faut que Millon me téléphone. Je vais paraître immodeste, mais sur cette question de l'Armée de Terre, on ne devrait pas se priver des conseils de Bigéard ».

La proposition qu'il fait tient en quelques phrases : « Il fait s'asseoir à une grande table et tout remettre à plat. L'armée de métier, on l'a déjà ! Et la conscription obligatoire, il ne faut pas la supprimer. A condition d'avoir un encadrement à la hauteur, l'armée peut faire d'un p'tit gars disponible un autre homme, physiquement et moralement, avec un idéal de patrie et des valeurs morales pour toute une vie ».

Bigéard père Noël à Brazzaville

Trente tonnes de matériel médical, vêtements, jouets
ont été livrées juste avant Noël dans la capitale congolaise.

Bigéard était du voyage et raconte. *CSL*

TOUL. « Ça me dope ces trucs-là. Je recommencerai demain ! ». A 62 ans bientôt, Bigéard vient de faire un aller-retour Brazzaville qui aurait pu être une jeune recrue. Parti lundi en entre à bord d'un « Biscuine » (bonjour le confort) d'Air Service Ukraine, le « vieux soldat » a accompagné Jacques Baumei, député des Hauts-de-Seine, pour une opération humanitaire au Congo. Le retour s'est effectué dans la journée de mercredi. « Dans cet avion qui

ressemble à un gros navire, on était serré dans un coin. Tout le reste de l'espace était occupé par le matériel : une ambulance, des médicaments, des jouets, des ballons de foot », raconte le général.

« C'est Baumei qui a monté cette affaire-là. Fallait le faire. En l'espace de quelques semaines, son comité national en faveur des enfants déshérités de Brazzaville a réussi une belle collecte. Le président Denis Sassou N'Guesso souhaitait que

l'opération soit placée sous l'égide des anciens de la France libre et des amis du général de Gaulle. Il fallait une grande médaille, alors on a pensé à moi », explique en souriant l'officier le plus décoré de l'armée française, qui aime « faire les choses sérieusement, sans se prendre au sérieux ».

En mémoire du général

Après une escale à Libreville, le gros porteur

s'est posé mardi matin sur l'aéroport de Brazzaville. Il a d'abord fallu déposer une gerbe au pied du monument de Gaulle, en compagnie du maire Emmanuel Yoka et d'anciens combattants. Une demi-heure plus tard, nouvelle cérémonie devant la plaque commémorative de l'appel de Brazzaville. Le 26 octobre 1940, en effet, deux jours après la rencontre Pétain-Hitler, De Gaulle lançait un appel radiophonique appelant les Français à l'insoumission. Des cent instant, Brazzaville devint la capitale de la France libre d'outre-mer.

En fin de matinée, la rencontre avec le nouveau chef de l'Etat congolais a permis à « Bruno » d'être de son sens de la formule. Après les discours officiels, il s'est adressé à Sassou N'Guesso comme seul Bigéard peut le faire. « Une niche formidable vous attend. Quand on a un commandement on s'autorise à dire, ça ne peut pas le coup. Là, vous redonnez le séro. Alors allélez ! ».

En privé, il lui a glissé à l'oreille : « Si ça colle pas, je me fais parachuter sur Brazzaville et je reprends les affaires en main ! ». Le chef de l'Etat congolais en rit encore.

Sourires reconnaisants

C'est l'après-midi que les choses sérieuses ont eu lieu. Inauguré l'an passé par le président Chirac, le centre

médico-social de Ouesso n'a pas résisté à la guerre fratricide. « Les portes et fenêtres n'existent plus. Il n'y a plus ni eau ni électricité. Les quartiers périphériques de la capitale ne sont pas trop touchés. Par contre, le centre a beaucoup souffert », dit Bigéard.

Dans cet établissement connu à l'école publique de l'immense conception du l'institut de formation des jeunes maîtres et dans un atelier de menuiserie, la petite délégation française a récolté le fruit de son généreux voyage. Sur des centaines de visages d'enfants et d'adolescents s'est allumée la souris de la reconnaissance.

Trente-cinq ans après son séjour en Centre-Afrique (une époque où la célérité et le franc-parler du général à la pape indisposait certains politiques), Bigéard a retrouvé durant quelques heures cette terre, petite parcelle d'un grand parcours.

Hier matin, l'ancien ministre s'est levé à cinq heures. Comme d'habitude. Après un petit footing de quarante-cinq minutes dans les ruelles de Toul, il a attaqué l'abondant courrier qui s'est empli depuis lundi sur son bureau. Dès qu'à une minute, il reprend son ouvrage. Un livre sur l'abolition des esclaves, lettres des soldats français, un autre dédié à la jeunesse de France.

Michel BRUNNER



Le général Marcel Bigéard et Jacques Baumei, accueillis le 23 décembre par le maire de Brazzaville, Aimé Yoka, et les enfants de la capitale congolaise.

Bigéard : « J'ai de l'estime pour Chevènement »

L'EST
REPUBLICAIN

26 octobre 1997

Vedette incontestée hier de la première journée de la grande foire aux livres à l'Atria : il a manifesté sa sympathie pour le ministre de l'Intérieur avec son franc-parler.

La grande foire aux livres de l'Est a incontestablement réussi son ouverture, hier matin. Cette première journée a été marquée par la présence du général Marcel Bigéard. Facile à repérer : il a suffi de suivre les anciens combattants ou les militaires du 35^e Régiment d'infanterie. En quête d'une dédicace, ils se sont massés autour du personnage au franc-parler et à l'accent parisien. Du haut de ses 81 ans, le militaire à la retraite a démontré sa verve, en se livrant à quelques confidences.

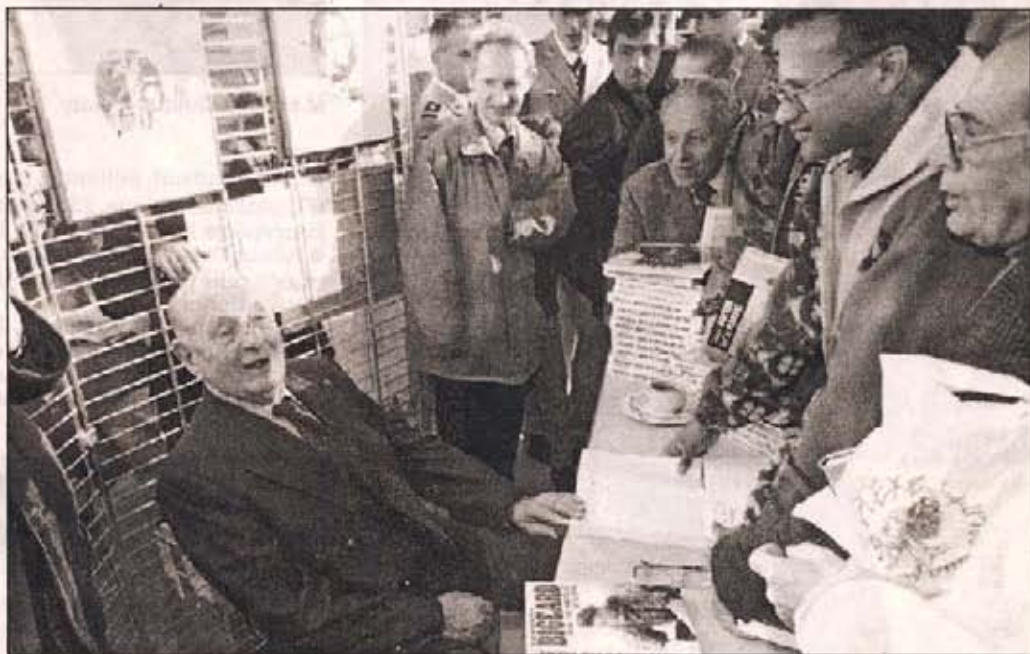
« Je ne suis pas à Belfort pour vendre des livres », déclare-t-il. « Je suis venu pour rencontrer Chevènement. Il n'est pas de mon bord, mais j'ai de l'estime pour ce gars. Il a de l'humour. Il n'est pas du genre à se mettre à quatre pattes pour avoir un ministère. Où alors, il a changé ! Lorsque quelque chose ne lui plaît pas, il le dit. Et si cela ne va toujours pas, il démissionne. Il l'a déjà fait. Je regrette qu'il ne soit pas là ».

Pris par ses responsabilités, le ministre de l'Intérieur a confié à Pierre Nottange, un petit mot écrit et signé de sa main. Jean-Pierre Chevènement y exprime ses regrets, lui aussi, de ne pouvoir le rencontrer. Après l'avoir lu à haute voix, Marcel Bigéard a passé à la moulinette des événements récents. Sur Chirac : « J'ai voté pour lui en 95 et 97 », souligne-t-il. « Deux ans de pouvoir, il est dans les cordes avec une équipe de soigneurs. Il devrait s'entourer de conseillers français. Je ne comprends toujours pas pourquoi, il a tant soutenu Juppé ».

Interpellation du Président

Le général Bigéard interpelle d'ailleurs le Président de la République dans son livre « France, réveille-toi ».

« Je ne partage pas son analyse sur la suppression du service militaire », ajoute-t-il. « Je lui ai dit de conserver une période de six mois. Elle permettrait aux jeunes de faire du sport ».



Marcel Bigéard entouré de ses fans et d'officiers du 35^e RI.

Photo Xavier GORAU

Sur Jospin : « Jusqu'à ces derniers jours, ça allait bien, mais maintenant ça a commencé à être la merde ».

Actualité oblige, le général Bigéard a donné son avis sur les élections et les événements en Algérie. « C'est triste et affreux de voir ce qui se passe là-bas », indique-t-il. « Si la vie y était agréable, beaucoup d'Algériens rentreraient chez eux ».

A quelqu'un qui l'interroge sur le procès de Maurice Papon, il s'insurge : « Foutez-moi la paix avec le passé. Moi, je ne m'intéresse qu'à l'avenir de la France. Le procès Papon permet juste de vendre des journaux ».

Sans ménager ses commentaires, le général Bigéard s'est consacré, toute la journée, à ses nombreux fans impatients d'avoir une dédicace. Certains ont même battu le pavé depuis 8 h du matin devant l'Atria pour rencontrer le héros de Dien Bien Phu.

Pascal CHEVILLOT

LE FAIT DU JOUR

Parachutiste

Cela bataillait ferme, hier, devant le stand des dédicaces de la foire aux livres à l'Atria. Rassurez-vous, c'était tout à fait pacifique. Il s'agissait pour les inconditionnels du général Marcel Bigéard, d'obtenir un autographe ou une petite phrase sur l'un de ses romans.

Dès 8 h du matin, ils faisaient le siège du centre des congrès. A 11 h tapantes, le héros de Dien Bien Phu était à son poste de combat. Pas le temps de boire un café, le stylo était prêt. La centaine de livres déposés sur la table se sont arrachés comme des petits pains. Pierre Nottange a dû aller chercher des munitions... pardon des ouvrages à la FNAC. Le triomphe quoi.

Parmi le nombreux public, on pouvait revendiquer la présence de Patrick Benoit, président du collectif 68-90, fan du général Toulou. Que se sont-ils dit ? Mystère. Peut-être que Patrick Benoit a demandé des conseils à l'ancien parachutiste. Histoire de sauter sur le site de Fontaine, non pas en Transal, mais en planeur. Pour ne pas déranger les riverains de l'aéroparc.

Xavier GORAU

Bigéard parrain du challenge transatlantique

Le célèbre général a baptisé, en uniforme, la montgolfière lorraine qui tentera de traverser l'Atlantique durant l'été de l'an prochain.

CHAMBLEY. - En pleine forme le général à 83 ans! Même s'il n'a jamais volé en ballon lors d'une Biennale de l'aérostation, il n'a pas hésité à devenir le parrain d'un ballon qui tentera la traversée de l'Océan Atlantique au cours de l'été 2000. « Avec une cabine baptisée par Bigéard, tout se passera bien », a-t-il affirmé, rappelant qu'il n'aurait jamais pu entreprendre tout

ce qu'il a fait dans sa vie sans « la baraka ». Plus habitué au parachute qu'à la montgolfière, c'est avec une force certaine qu'il a cassé une bouteille de champagne sur la nacelle qui emportera les deux aérostiers, des Lorrains, Laurent Lajoye et Christophe Houver. Uniforme impeccable constellé de décorations, béret rouge vissé sur la tête, Bigéard a démontré une nou-

velle fois son allant, en montant sur l'engin. Soutenant le projet du conseil régional de voir s'installer un technopôle des airs à Chambley (L'ER du 1er août), il en touchera deux mots au ministre de la Défense: « Je lui dirai que, ce n'est pas parce qu'on n'est pas du même bord, qu'il ne peut pas faire un bon mouvement ».

Philosophie politique

Avec sa verve coutumière, le célèbre baroudeur a rappelé sa philosophie de la politique: « Il y a des types bien et des c... des deux côtés. Mais comme il y a plus de c... j'ai eu pas mal d'enn... dans ma vie ». Un pilote d'un vieux DC3 vient le saluer. Par respect tout simplement. Pas peu fier le général qui en a pourtant vu d'autres.

Et regardera avec une attention soutenue la traversée de l'Atlantique du ballon de la Région lorraine. « Ce projet est né voici trois ans », rappelle Laurent Lajoye, qui a dû résoudre nombre de problèmes techniques: « La marine a pour patrie l'Angleterre, mais la meilleure technologie en ce domaine se trouve en France; pour l'air, c'est l'inverse ». Les solutions ont donc été trouvées de l'autre côté de la Manche.

Un vol de trois jours

Ironique, le pilote de la montgolfière salue aussi la performance des étudiants de l'Ecole d'ingénieurs de Metz, qui ont travaillé sur la nacelle: « Après beaucoup de réflexion, ils sont parvenus à un parallélogramme rectangle.

Comme une nacelle en osier, si ce n'est que celle-là sera fermée. Un petit hublot est fixé sur le dessus. » Les deux « aventuriers » voleront à une altitude entre 4.000 et 5.000 mètres pendant trois jours, à une vitesse moyenne de 74 km/h. Normalement.

Parce que cette nacelle « est faite pour ne jamais toucher l'eau », ajoute Laurent Lajoye. Mais, paradoxe, « toute sa conception est dirigée dans ce seul but ». Pour l'heure, le site de décollage n'a pas encore été choisi entre Terre-Neuve, le Québec, la Nouvelle-Ecosse au Canada ou l'état du Maine aux Etats-Unis. Quant à l'arrivée, tout le monde la souhaite « le plus près possible de la Lorraine, et pourquoi pas à Chambley ».

Patrick PEROTTO



Le général n'a pas hésité à monter sur l'engin.

Photos Patrice SAUCOURT



La biennale de l'aérostation se poursuit jusqu'au 11 août.

Bigéard maîtrise un forcené par téléphone

L'homme s'est rendu aux forces de l'ordre de Villeurbanne, grâce au pouvoir de persuasion du « Vieux soldat ».

TOUL. - « Les policiers m'ont appelé pour m'expliquer la situation. L'homme s'était enfermé chez lui et menaçait de faire tout sauter. Pendant deux heures, ils ont essayé de le ramener à la raison. Rien n'y a fait » raconte le général Bigéard. Les faits se sont produits à Villeurbanne, dans la banlieue lyonnaise. Policiers, sapeurs-pompiers, ambulancier... même le GIPN a été appelé en renfort. Car l'ancien militaire, qui s'était retranché dans une pièce de son appartement, n'a pas fait semblant quand il a tiré, à deux reprises, dans leur direction ! Tout le quartier a été bouclé. Craignant qu'il n'utilise le gaz pour faire sauter l'immeuble, les officiers ont tenté de parler avec le furieux. Mais lui n'acceptait pas de répondre à des jeunots n'ayant pas fait les mêmes campagnes que lui !

Un admirateur

L'homme étant un admirateur de Bigéard, le « Vieux soldat » a été contacté par la police. Pour tenter de le raisonner. « Ils m'ont donné son numéro de téléphone. La première fois, il a vociféré dans le combiné et raccroché aussitôt. Je n'ai pas pu en placer une » dit le général. Qui a



Le général Bigéard a su trouver les arguments pour convaincre !
Photo d'archives

recomposé aussitôt les dix chiffres.

- « Ici Bigéard » !

- « Oh, c'est la voix de mon colonel » reconnaît aussitôt l'interlocuteur, qui a servi en Algérie.

- « Tu vas sortir avec ton béret rouge et dignement, sinon,

c'est moi qui vient te chercher » a ordonné l'auteur du « Siècle des héros ».

Quelques secondes plus tard, le forcené se rendait à la police. Docile. La voix de son ancien chef avait suffi pour lui remettre les idées au clair !

Michel BRUNNER